

—On m'a baptisée Marguerite, comme les fleurs abandonnées des champs.

—Mon enfant, prononça-t-il d'un accent contenu, Dieu a voulu que je connaisse votre famille. Ayez confiance en moi, je vous protégerai jusqu'au bout; je vous remettrai dans les bras de votre aïeul vénéré, le noble lord Mercy...

Sa voix se troubla :

—Je vous rendrai à votre mère.

—Oh ! fit l'enfant avec effusion, comme je vous aimerais ! Mais vous avez nommé mon aïeul. Hélas ! n'est-il pas détenu dans un cachot de la Tour de Londres ?

—Il en est sorti. Et je vous le répète, j'espére bientôt bientôt vous conduire auprès de lui.

Le regard tremblant et reconnaissant de Marguerite se leva vers les étoiles qui palpitaient au ciel.

A ce moment une voix s'éleva, venant de la maison de Stewart Bolton. C'était celle de l'officier de police, ordonnant aux gardes de partir.

Henri de Mercourt, les regards braqués sur leur troupe, essaya de voir.

Il dégagea son buste des branchages qui le masquaient et qui gênaient aussi sa vue.

Il aperçut alors nettement le comte de Verbrock à pied, les chaînes aux mains entre les grades.

Mais il s'était découvert lui-même.

La clarté d'une torchère tenue par un des serviteurs tomba sur lui.

Percy Bolton l'aperçut.

Tous les calculs qu'il avait faits céderent devant l'impulsion de sa rancune, de sa haine envers l'homme devant lequel il reculait avec tant de lâcheté un instant auparavant. Sa main enchaînée le désigna en même temps que sa voix éclatait, acré et violente :

—Arrêtez cet homme ! lança-t-il. C'est le vicomte de Mercourt, l'ennemi personnel de mylord-duc, et contre qui il y a un mandat. Arrêtez-le, je vous le dénonce !

XXXVII. — LA CURÉE

Ces paroles du fils de Stewart Bolton avaient produit un véritable coup de théâtre.

Les gardes se demandaient si ce n'était pas là une ruse du prisonnier pour amener une diversion, faire cesser la surveillance dont il était l'objet et s'évader.

Avec son intelligence d'être vicieux et pervers, Percy le comprit de suite.

Il se tourna vers ses domestiques.

—Sus à cet homme, vous autres. C'est le Français qui s'était sauvé à cheval !

Les regards des valets avaient suivi la direction que le fils de leur maître leur indiquait.

Oui, c'était bien le malheureux vêtu du simple costume de l'homme du peuple auquel ils avaient fait autrefois une chasse si furieuse, si acharnée.

Et heureux de prendre leur revanche de la contrainte qui pesait sur eux depuis l'arrivée des gardes, les valets obéirent ; ils s'élançèrent, se ruèrent sur la proie qu'on leur désignait.

Henri de Mercourt avait été frappé de stupeur par les paroles, par la brusque dénonciation de Percy.

Et, tout d'un coup, la pensée de Marguerite, de la fille d'Ellen, exposée aux dangers qu'il courait, envahit son esprit.

Il s'était imprudemment exposé, oubliant qu'il avait charge d'âme. Il lui fallait réparer sa faute.

Le gentilhomme comprit qu'il ne le pouvait qu'en mettant la jeune fille hors d'état d'être rejointe par ceux que l'ignoble Percy essayait d'ameuter.

Il se rjeta donc en arrière, se replongea dans l'ombre, un peu rassuré par l'hésitation des gardes.

La furieuse invitation adressée par le fils de Bolton à ses domestiques, le brusque élan de ces derniers lui montrèrent qu'il devait abandonner toute espérance.

Attendre les domestiques de pied ferme, entamer une lutte contre eux serait folie.

Seul contre eux tous, il ne tarderait pas à être débordé.

Et qu'adviendrait-il, en ce cas, de l'enfant dont il avait assumé la protection ?

C'était la fille d'Ellen : elle était deux fois sacrée.

Henri de Mercourt chercha, dans l'ombre, la main de Marguerite, la serrant dans la sienne à la briser.

—Venez ! souffla-t-il, la voix rapide.

La jeune fille avait entendu : elle aussi, elle avait compris.

Au moment où elle entrevoyait l'aurore de la délivrance, le retour au foyer, allait-elle donc retomber aux mains de ses ravisseurs ?

Ses doigts frémissons se cramponnèrent à ceux du gentilhomme, et elle prit son élan pour bondir.

Mais elle ne connaissait pas le terrain. Les branches qui se trouvaient devant elle l'embarrassaient, la jeune fille ne sachant où se diriger dans l'obscurité.

Un espace vide se trouvait à gauche d'Henri de Mercourt.

—Par ici ! fit-il haletant.

Et tous deux, se tenant par la main, apparurent dans l'espace découvert.

Le fils de Stewart Bolton vit donc l'homme dont il voulait la perte surgir de l'ombre afin de gagner le large.

Mais il aperçut en même temps, à côté de lui, une frêle forme féminine, et il reconnut, ou plutôt il devina en elle la prisonnière qu'Henri de Mercourt lui avait enlevée.

Il se rendit compte alors de toutes les conséquences que sa rancune pouvait comporter pour lui-même.

Et brusquement, apeuré devant les suites de la double arrestation de Henri de Mercourt et de Marguerite, il ouvrit la bouche pour arrêter les poursuivants,

—Stop ! halte ! râla-t-il d'une voix étranglée.

Mais son appel se perdit, confondu avec le hourra poussé par les poursuivants, en apercevant nettement le gentilhomme et la jeune fille.

Ceux-ci, loin de s'arrêter, rectifiaient leur direction, obliquant afin de gagner du terrain.

—Il n'y a plus rien à faire ! pensa le fils de Stewart Bolton, la sueur au front. Le sort en est jeté !

Et ses mains décharnées se portant à sa poitrine, les ongles aigus en lacérèrent la peau.

Les gardes, qui suivaient les péripéties de cette scène inattendue, le regardaient, étonnés du cri de : halte ! qu'il venait de pousser.

Certaines de ses paroles avaient frappé le constable, et celui-ci suivait les événements d'un œil attentif, attendant l'occasion d'intervenir.

Percy vit le soupçon passant dans son regard.

Le due de Somerset lui avait recommandé de rechercher, dans la demeure du comte de Verbrock, tous les documents qui pouvaient se rapporter à une jeune fille.

Et voici qu'une jeune fille se trouvait justement avec l'inconnu désigné quelques minutes auparavant par le prisonnier comme un ennemi du lord-chief...

Et aussitôt que Percy Bolton l'avait aperçue, il avait essayé d'entraver la poursuite des fugitifs !...

Le fils de l'espion discerna ce qui se produisait dans l'esprit du constable.

Il entrevit l'abîme entrouvert sans retour sous lui si l'officier de police ordonnait lui-même à ses hommes de courir dessus.

Marguerite, interrogée, déclarerait qui elle était.

—Mon intervention tardive serait ma perte définitive, conclut le tortueux jeune homme.

Alors, prenant une décision soudaine, il alla lui-même au-devant du danger.

Et l'accent haché, s'adressant au constable :

—Je voulais lancer ces hommes dans une autre direction, afin de couper la retraite aux fugitifs. Les misérables, ils sont capables de les laisser échapper !... Monsieur, je m'adresse à vous, vous êtes un serviteur du lord-duc... Sus à cet homme et à sa compagne. Ce sont ses plus mortels ennemis, vous dis-je !

Et faisant oublier par son surcroît d'acharnement sa tentative inutile pour ramener ses domestiques, un instant auparavant, sa voix s'éleva de nouveau, aigre, rauque, semblable à un accent d'aliéné dans un accès :

—Hardi ! Rejoignez-les ! Ne leur laissez pas le temps de gagner le large ! Mille guinées, sur ma cassette, au premier qui les rejoindra...

Henri de Mercourt, entraînant toujours Marguerite avec lui, venait de franchir l'espace découvert pendant le trajet duquel il avait servi de point de mire aux regards braisillants de ses poursuivants excités par l'appât du gain.

Son projet était de laisser croire aux limiers aboyant à ses trousses qu'il avait gagné ces forêts.

Et tandis qu'ils en battaient les dédales, il reviendrait vers la Tamise en faisant un crochet.

Seul, il était certain de réussir, connaissant sa vigueur et son adresse.

Mais il s'agissait de sauver la jeune fille avec lui.

(A suivre.)